

Séminaire de préparation – Mardi 21 janvier 2020

L'Éthique de la psychanalyse

Leçon 9 Roland Chemama – Leçon 10 Bernard Vandermersch

Discutant Christiane Lacôte-Destribats

Pierre-Christophe Cathelineau – « Alors, on y va ! Aujourd'hui nous accueillons Roland Chemama, Christiane Lacôte-[Destribats] et Bernard Vandermersch que vous connaissez tous, et donc Bernard a accepté gentiment de relayer Christiane sur la leçon X et Roland va parler de la leçon IX. Christiane sera la discutante. Donc je vous propose d'écouter ces conférences et puis évidemment comme c'est le style du séminaire de prendre la parole si vous en avez envie sur tel et tel points des exposés que vous entendrez, voilà...

Roland Chemama – Bon, je vous remercie de m'avoir invité à venir parler la leçon IX. Lacan avait parlé dans la leçon VIII, déjà de la sublimation. Il avait notamment évoqué la collection de boîtes d'allumettes de Jacques Prévert. Il avait mis en valeur, entre autres, la dimension de construction d'une bande de boîtes et ce qui rendait cette construction possible. Le fait que chacune des boîtes était, au fond, prise non pas comme un objet utile, en tant qu'il aurait contenu des allumettes, mais comme un tiroir vide permettant une manipulation très particulière. Comme un tiroir donc permettant la transformation de l'objet, une boîte d'allumettes à la dimension de la Chose, même s'il ne s'agit pas de la Chose. La dimension d'une chose, je dirais, même s'il ne s'agit pas pour autant de la Chose.

Lacan va revenir au début de la leçon IX sur la question de la sublimation. Et il va le faire, je dirais, à partir de l'emboîtement de deux textes. Un texte de Karin Michaelis et un texte de Mélanie Klein qui reprend ce premier texte. Je vais vous donner quelques indications bibliographiques parce que moi-même je les ai cherchées. Alors peut-être d'ailleurs, il y aurait un moyen plus simple de les trouver, mais voilà pour ma part ce que je dirais. Pour le cas où vous auriez envie d'aller voir par vous-même ces textes, le texte de Karen Michaelis a pour titre dans sa version originale *Der leere Fleck*, vous m'excuserez pour ma prononciation de l'allemand, *Der leere Fleck*. Il est paru le 24 mars 1929...

Pierre-Christophe Cathelineau – *Der leere Fleck*...

Roland Chemama – Ah, leere, ce n'est pas l(ee)re, c'est leere, leere... Tout de suite. J'aurais pu me renseigner.

Pierre-Christophe Cathelineau – La tache vide.

Roland Chemama – Alors, c'est intéressant, ça. Et il est paru le 24 mars 1929 dans un journal allemand. Le *Berliner Tageblatt* ?

Pierre-Christophe Cathelineau – *Berliner Tageblatt und Handelszeitung*

Roland Chemama – Très bien. Et il n'a, me semble-t-il été publié en français que très récemment. Il l'a été à l'intérieur d'un article écrit par Patrick Martin Mattera qui s'appelle « Le vide dans le miroir », à propos de la Ruth Kjär de Mélanie Klein et de Karin Michaelis. Article publié dans *Cliniques Méditerranéennes* en 2018, numéro 97. L'article de Mélanie Klein qui date de 1929 a pour titre, en français, « Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur. » Il a d'abord été publié en anglais en 1947 dans un recueil intitulé *Contribution to Psycho-analysis* puis repris en français dans *Les essais de Psychanalyse* en 1968 et encore une fois en 2005 aux éditions Payot.

Mais, commençons par rapporter l'essentiel de ce qu'en dit Lacan. Une malade, dit Lacan, souffre essentiellement d'une dépression, mélancolique ou non, dont elle parle en évoquant un terrible sentiment de vide. Cette malade, qui n'a jamais été peintre avant l'épisode que Lacan rapporte, a connu une amélioration au moment où elle s'est mariée. Mais elle voit sa dépression ou sa mélancolie s'accroître lorsque son beau-frère, lui-même peintre, vient chercher chez elle une des œuvres qu'il a accrochée, puisqu'apparemment il a accroché pas mal de ses œuvres chez son frère et sa belle-sœur. Il vient chercher une de ses œuvres accrochée parmi d'autres sur un mur. Et ça va angoisser cette personne. Ruth Kjär, en fait. Et celle-ci donc, ne va pouvoir sortir de son angoisse, liée à ce vide qui s'affiche désormais sur le mur, qu'en décidant d'y loger une composition picturale qu'elle réaliserait elle-même. C'est ce qu'elle fait. Elle va s'acheter du matériel et assez vite elle produit une œuvre. Elle le fait d'une façon si réussie que le beau-frère, appelé pour voir ladite œuvre, ne peut pas croire que c'est elle qui a réalisé ça. Par la suite, elle va continuer à peindre, ce qui semble-t-il, va stabiliser un peu sa dépression.

Alors en fait, vous verrez, c'est intéressant ces petites distorsions, enfin. Il y aurait, quand on confronte le texte de Lacan avec celui de Karin Michaelis et avec celui de Mélanie Klein, beaucoup de remarques à faire... Je vais forcément en laisser plusieurs de côté que j'aurais pu faire. Déjà je m'attarde un peu plus que sans doute il conviendrait sur cette partie de la leçon mais on suit les fils qui intéressent. Alors, quelque chose d'étonnant pour commencer. Lacan fait de Karin Michaelis une psychanalyste alors que celle-ci était en fait une journaliste. Une amie de la femme peintre dont il s'agit, nommée Ruth Kjär Weber. Pourquoi Lacan a-t-il introduit ici une analyste, en lui attribuant même l'amélioration provisoire de Ruth Kjär ? Pour moi ça reste une question. Une autre question est celle du diagnostic porté sur ce cas. Lacan parle d'un cas limite, ce qui constitue un diagnostic qu'il emploie peu, comme vous le savez. Il avait, il faut le reconnaître, dans un séminaire précédent, parlé de *borderline* à propos de l'Homme aux loups, qui lui-même souffrait d'accès de dépression. Patrick Martin Mattera quant à lui, souligne, à partir du texte de Karin Michaelis, qu'avant l'épisode de la peinture, la personnalité de Ruth [Kjär], une femme qui était en quelque sorte trop facilement adaptable, évoque une personnalité comme-si. Plus intéressant, on en vient à ta traduction, Patrick Martin Mattera affirme que le titre de l'article de Karin Michaelis est mal traduit, puisque, effectivement, l'article de Karin Michaelis évoque un espace vide et effectivement, Patrick Martin Mattera dit que le terme employé se traduirait mieux, non pas par l'espace vide mais par la tache vide. Moi, comme je ne suis pas un germaniste, je me suis fié au dictionnaire que j'ai pu trouver, repérant que le mot *Fleck* peut se traduire par tache, effectivement, mais aussi par espace. Ou plus précisément, dans le dictionnaire que j'ai consulté, par endroit, un coin. Disons que c'est bien l'espace qui reste vide sur le mur mais, puisque le terme allemand évoque aussi une tache, on va superposer les deux. Cela ne peut que nous faire penser que cet espace, ce coin de mur, peut valoir comme tache. L'espace vide est tout à fait une tache.

Pierre-Christophe Cathelineau – Ça fait tache.

Roland Chemama – Ce qui – ça fait tache – nous le savons est une forme de présence de l'objet regard. Avec donc, dans l'espace, donc du vide, la dimension d'un objet, fut-il inaccessible.

Alors, ceci me donne une occasion de passer tout de suite à la notion de la Chose. La Chose, Lacan en a déjà parlé dans plusieurs des leçons antérieures et il dit qu'elle était là dans son enseignement. Je crois qu'il va le dire dans la leçon qui suit, qu'elle est là dans son enseignement depuis plus longtemps. Il en a parlé de façon parfois un peu compliquée, ce qui m'a donné envie de rappeler la définition resserrée qu'en donne Bernard [Vandermersch] dans notre *Dictionnaire de la psychanalyse*. La Chose, écris-tu, « c'est ce qu'il y a de plus intime pour un sujet, quoiqu'étranger à lui, structurellement inaccessible ». Intimité et inaccessibilité. Je crois qu'on peut y ajouter une sorte de commentaire, y ajouter la notion d'une exclusion

interne et d'ailleurs de relever que dans le séminaire *L'Éthique*, Lacan parle à ce propos d'une topologie. Alors, il faut en tout cas rappeler à partir de là, que la dimension de la Chose devrait permettre, si on suit Lacan, de saisir un peu mieux ce qu'est la sublimation. À la fois ça permet de se dire ce qu'est la sublimation mais en même temps la sublimation illustre ce qu'il en est de la chose... Cette sublimation, donc Lacan dit qu'elle élève un objet ! Un sujet... Diable... Un objet à la dignité de la Chose. Dans notre chapitre, Lacan dialogue là-dessus avec Mélanie Klein parce qu'après ce rappel du cas, l'histoire de cette femme qui devient peintre. Il engage le débat avec Mélanie Klein. Il l'a beaucoup discutée dans les années précédentes et là, c'est un des textes qui va dans ce sens-là. Mélanie Klein pour qui la sublimation concerne le corps de la mère. Plus précisément, c'est une réparation du corps de la mère. Dans les termes où Lacan reprend d'emblée tout ça, je cite « Mélanie Klein s'émerveille de ce que l'œuvre d'art colle si bien avec la succession des fantasmes concernant le corps de la mère, avec l'agressivité primitive et la contre-agression qu'il en ressent. »

Virginia Hasenbalg – Là, c'est ?

Roland Chemama – Ça c'est Lacan

Virginia Hasenbalg – C'est les tableaux du cas précédent ?

Roland Chemama – Oui, non mais c'est,

Virginia Hasenbalg – Est-ce que ça renvoie à l'œuvre de cette patiente ?

Roland Chemama – Oui, enfin disons que ce que Mélanie Klein écrit là, c'est à partir de cette œuvre, mais bien entendu pour elle, ça a une dimension au-delà.

Virginia Hasenbalg – Ça démontre sa théorie...

Roland Chemama – Voilà. Et donc, Lacan cite ces trois lignes que je viens de vous citer de Mélanie Klein et il est un peu plus précis dans la suite de la leçon, puisqu'il relève, à la suite de Mélanie Klein, que la première peinture représentait une négresse nue. En fait, Martin Mattera est plus précis. Il s'agit de Joséphine Baker, une belle femme noire peinte par cette artiste débutante qui avait, nous dit [Martin] Mattera, un peu de sang africain. C'est-à-dire que la première peinture qu'elle produit, c'est une femme noire où il y a quelque chose de ses origines, en quelque sorte, qui se trouve évoqué. Vous avez les origines de sa mère. Mais ensuite alors, je simplifie un peu, cette femme va peindre premièrement une femme très vieille, écrasée par le temps et deuxièmement sa mère, alors là directement, sa mère splendide dans la force de l'âge retrouvé.

Le tout renvoyant, vous voyez ça colle bien avec ce qu'essaye de dire Mélanie Klein, renvoyant d'abord à une pulsion destructrice orientée contre la mère mais ensuite à une réparation de la mère. Réparation du corps de la mère où il faudrait trouver, pour Mélanie Klein, le sens de l'œuvre d'art.

Et alors, je crois que c'est une fois qu'on a fait ce petit trajet qu'on peut saisir le tranchant de l'approche de Lacan. Lacan, qui il faut bien le dire, quitte totalement cette dimension imaginaire pour faire saisir à quel réel l'art affère. Non pas la mère, l'image de la mère, etc... Mais ce réel de la Chose dont il convient justement dans cette leçon, qui n'est pas si simple, de parler. Au point que pour la concevoir, la Chose, on ne peut, dit-il que la contourner. Parce que ce n'est pas la première soirée où vous parlez de la Chose... Mais si vous l'avez pris comme ça, d'un abord indirect.

Dans la page qui suit, Lacan aborde la Chose d'abord en termes négatifs. En l'opposant au réseau des représentants de la représentation donc disons des signifiants. Ensuite, en indiquant que dans cet espace central se situe un objet qu'il désigne comme objet retrouvé. Ce n'est qu'en tant qu'il est retrouvé que nous savons qu'il a été perdu. Il y a toujours des variations comme ça... Et puis, Lacan évoque l'autre Chose dont il a parlé naguère. Alors je suppose qu'il a fait là référence à deux pages du séminaire sur *Les Formations de l'inconscient*. Vu les mots qu'il emploie, qui sont des mots qu'il avait utilisés donc le 15 janvier 1958. Moi, le texte – ces deux pages – m'avait toujours beaucoup frappé. On avait dû en parler en séminaire. La fin de

la leçon du 15 janvier 58. Et c'est là en effet qu'il parlait de l'ennui et de la prière. Là, il s'y réfère, à ce qu'il a dit sur l'ennui et la prière. Il en avait parlé d'une façon dont il devait bien sentir lui-même que c'était difficile à suivre. Il avait dit à l'époque que son auditoire allait penser qu'il tombait dans le romantisme ou le vague à l'âme. Et effectivement c'est vrai qu'on sent là qu'il cherche à cerner une notion mais que vue la difficulté, justement, à préciser, il en parle d'une façon qui peut être perçue comme romantique. Le halo, le brouillard. Ce qui m'a paru le plus utilisable dans ce que Lacan disait dans cette leçon, c'est ce qui concernait le désir d'autre chose. Même s'il affirmait qu'il ne pensait pas qu'au désir. Alors le désir d'autre chose, il en parlait en termes assez triviaux parce que là aussi il y a des passages très poétiques. Et puis en même temps des passages très triviaux. Puisque ce jour-là, il disait qu'il ne s'agissait pas du désir qu'il supposait à ses auditeurs d'aller manger une saucisse plutôt que de l'écouter. Disons, il ne s'agit pas de dire que dans le désir nous préférons un objet à un autre différent, que nous allons d'objet en objet, nous désirons à un moment donné écouter mais après, ça suffit, on va manger une saucisse. Il ne s'agit pas donc simplement de ce passage d'objet en objet, tout comme dans le principe de plaisir nous allons de signifiant en signifiant. Ce que cherche le désir, ce n'est pas cet objet qui est autre chose que celui-ci. Ce que cherche le désir, c'est autre chose comme telle. Pour le dire, en nous référant à nouveau à l'article de Bernard [Vandermersch] qui est très bien... Sur la Chose, le désir ne vise pas un nouvel objet mais réside dans le changement d'objet en soi. C'est à dire que, vous voyez, c'est changer et non pas l'objet visé par le fait qu'on aura changé, vous voyez. Il y a une dimension d'altérité en elle-même qui est visée, et non pas d'objet autre. On pourrait en discuter.

Alors, il est vrai, au point où j'en suis, que nous pourrions nous demander si cette dimension d'un autre, qui est posée d'une certaine façon comme absolue, n'aurait pas comme certains ont pu le penser une dimension religieuse. D'autant plus que dans la suite du texte Lacan va parler de la création divine.

Pierre-Christophe Cathelineau – Il fait référence au désir d'autre chose à propos de Spinoza.

Roland Chemama – Pas dans le texte auquel je pense. Si vous préférez, là j'avais pensé à ça... Non mais comme il disait « j'en avais parlé naguère » je pensais que c'était dans un texte oral mais... Très bien. Alors Lacan va parler de la création divine et on peut ajouter que le texte de Heidegger sur la Chose dont Lacan parle plus loin rapidement et que moi-même je ne commenterai pas, évoque, à propos de la cruche, la libation faite aux dieux. Si quelqu'un a envie d'ajouter des choses sur Heidegger...

Bernard Vandermersch – Mais ce n'est pas là-dedans qu'il fonce, lui.

Roland Chemama – Non. Alors, quoiqu'il en soit, je ne crois pas, ça je le répète parfois, que l'Autre lacanien tire son origine de l'Autre divin. Parce qu'il faut prendre des positions parfois... Je pense plutôt que les religions ont nommé Dieu cette dimension de l'Autre dont chacun peut faire l'expérience d'une façon en quelque sorte laïque. Celle d'une dimension qui est au-delà d'un rapport utilitaire à l'objet. Alors, comment approcher un peu plus de la fonction de *das Ding*. Je crois que je vais devoir accélérer si je veux laisser un peu de temps pour la leçon X. Lacan en parle dans les pages qui suivent en reprenant la question du signifiant. Il rappelle qu'il a formé ses auditeurs à penser le signifiant à travers des structures d'oppositions, comme chez Saussure, avec des différences. Mais, dans la leçon qui nous occupe, il aborde le signifiant à partir de l'art du potier et plus précisément, bon, comme je pense que vous avez lu ça et qu'en plus on le connaît bien, à partir de la création du vase. Il nous dit qu'il faut concevoir le signifiant comme façonné par l'homme et probablement avec ses mains plus qu'avec son âme. Donc concevoir le vase comme signifiant. Mais signifiant en quel sens ? Que crée le potier quand il crée un vase ? Disons qu'il crée le vide comme tel. Il le crée en ce qu'il permet d'opposer non seulement, le fait que le vase, quand il le crée, c'est vide... Mais qu'il permet d'opposer à l'usage ustensile du vase, ce par quoi le vase peut recevoir un contenu déterminé, la fonction purement signifiante. C'est-à-dire de ne représenter

aucun signifiant particulier. Quand même, je ne peux pas résister à l'envie de vous rappeler que c'est depuis « le discours de Rome » que le vase a une fonction de ce type. Je vous rappelle un très joli paragraphe : « Vase fait pour rester vide, bouclier trop lourd pour être porté, etc... » Donc, excellente métaphore de ce qu'est le signifiant dans cette inutilité de l'objet qui devient. Et avec en plus la dimension d'un vase par quoi le vide et le plein, le discours vide et le discours plein peuvent entrer dans le monde. Disons à partir de tout cela que l'on voit bien que la sublimation artistique n'est pas pour l'homme un simple supplément d'âme. Elle est une voie d'accès privilégié à ce qui constitue son monde propre. Je laisse de côté ce passage.

Alors, avec le vase nous avons parlé de la création par le potier. Lacan va ensuite parler de la création divine. Il annonce qu'il traitera cette question pour s'interroger sur le problème central de *l'Éthique* : le problème du mal. C'est intéressant qu'il situe comme problème essentiel de *l'Éthique* la question du mal avec la question « comment se fait-il que quoi que nous fassions ou ne fassions pas, le monde aille si mal ? » C'est une bonne question.

Et puis, ce qui sans doute va être plus important, c'est ce à quoi il va en venir à propos de la création, puisque pour parler du monde précisément, de quoi partir ? Lacan évoque assez vite, pour réfuter qu'il faille partir de là, Lacan évoque l'idée aristotélicienne d'une matière éternelle. Terme de matière préparant ce qu'il va dire à propos de l'hérésie cathare. Mais plus généralement, c'est vraiment la philosophie antique qu'il interroge dans les pages que vous avez lues, en tant que celle-ci n'aurait pu en aucun cas permettre le surgissement de la science au sens moderne. Disons la science au sens de Galilée et de Descartes. Les références sur cette question sont très nombreuses. On peut se référer toujours à Alexandre Koyré *Du monde clos à l'univers infini*. Disons que dans l'univers antique aristotélicien, chaque chose a de toute éternité sa place naturelle et tend à y revenir quand elle en a été écartée. Les corps lourds par exemple, les graves, tendent à revenir vers le bas. C'est un monde clos, limité, qui fait obstacle à la conception moderne d'un univers infini. Univers où rien ne motive quelque élément que ce soit à occuper un point déterminé. Lacan évoque, contre le monde aristotélicien, disons une création qui n'a aucun cas possible de rabattre sur une perfection de départ... Une perfection qui préexisterait à la création divine. C'est tout à fait parallèle à ce qu'il dit par ailleurs de la libre création des vérités éternelles, puisqu'il va chercher chez Descartes l'idée qu'il n'y a pas de vérité éternelle qui préexisterait à la création par Dieu. Sinon, comment dire, Dieu est coincé dans...

Pierre-Christophe Cathelineau – Il y aurait une imperfection de Dieu par rapport...

Roland Chemama – Une imperfection...

Pierre-Christophe Cathelineau – Par rapport à sa création...

Roland Chemama – Donc il accentue un certain nombre de traits du monde dont il nous parle. Notamment la contingence, voire la facticité. Et peut-être ce qui étonnera plus, c'est qu'à la philosophie antique, on conçoit très bien qu'il critique. Enfin, qu'il critique, qu'il montre de quelle façon la philosophie antique pouvait gêner le développement de la science. Mais pourquoi chercher les conditions de développement de la science dans le créationnisme biblique ou judaïque ? Ça c'est peut-être quelque chose qui n'est pas forcément très simple à penser. En tout cas, puisque j'en suis à Descartes, j'avais eu l'occasion de travailler là-dessus dans une vie antérieure. Il y a quelque chose qui est intéressant chez Descartes, c'est la façon dont, pour fonder le principe d'inertie, c'est-à-dire tout corps qui n'est soumis à aucune force reste en repos s'il est en repos et continue un mouvement rectiligne et uniforme s'il est en mouvement. Pour fonder cela, Descartes dans *Principes de la philosophie*, deuxième partie, paragraphe 37, Descartes s'appuie sur une double idée : premièrement, l'idée que Dieu est immuable et deuxièmement qu'il agit d'une façon qui ne change jamais. Vous voyez pourquoi je vous dis tout ça. Parce que Lacan suit à la trace la constitution d'un mouvement de pensée qui est le mouvement de la science moderne et qui ne peut s'établir qu'à travers une position

métaphysique. On pourrait presque dire religieuse mais le Dieu de Descartes, c'est plutôt le Dieu des philosophes que le Dieu de Pascal.

Et cela peut nous faire poser la question de savoir si... au fond... si... je me demande si je vais lire tout ça... Mais si au sens de Lacan, il y a pour soutenir en quelque sorte notre théorie, théorisation analytique en quelque sorte, parce qu'il y a une théorie analytique... par exemple ce que c'est que le désir etc. Comment il procède, le manque, s'il estimait qu'il y a aussi une sorte de philosophie sous-jacente qu'il s'agirait d'amener. Peut-être que je vais laisser de côté, j'avais prévu de vous dire quelque chose sur le catharisme mais de toute façon peu de chose et comme j'ai envie de laisser la parole à la discussion et à la deuxième leçon, je vais laisser ça de côté. Ça me paraît vraiment la question sur laquelle on peut déboucher puisque Lacan, en fait après avoir parlé du catharisme, dont on pourra parler après dans la discussion si vous voulez, revient à l'idée de création. Il interpelle ses auditeurs en leur disant que celle-ci est consubstantielle à leur pensée. Il leur dit même si vous croyez être évolutionniste, en fait vous êtes créationnistes. Je ne sais pas si vous auriez la même impression ? Et à ce moment-là, il évoque le fait que le questionnement qu'il poursuit cette année-là n'a pas seulement une dimension psychologique mais une dimension ontologique, dimension incluse – je crois qu'il le dit comme ça – incluse dans la question de la pulsion, puisque nous pensons à la pulsion en rapport avec l'objet *a* et si en même temps, si nous cherchons quand même ce qu'il en est de notre être, c'est dans l'objet *a* que nous le trouvons, C'est-à-dire qu'il faut en quelque sorte une ontologie donnant sa place juste au vide et à l'objet *a*. C'est à partir de là qu'une conception analytique valide peut se développer. Et vous voyez que ça va quand même assez loin, ne serait-ce que l'emploi de ce terme d'ontologie est quelque chose sur quoi nous pourrions arrêter un petit peu notre attention. Voilà. J'ai été très vite à la fin, je ne me rendais pas compte...

Bernard Vandermersch – C'est bien. Christiane, tu veux dire quelque chose ?

Christiane Lacôte-Destribats – Tu as préparé et puis je dirai quelque chose, oui bien sûr.

Virginia Hasenbalg – Je voudrais ajouter à ce qu'a dit Roland, tu dis Descartes c'est l'idée de la science avec un Dieu derrière et Lacan finit bien la leçon en disant un Dieu mort. (RC – Oui...) Ce qui fait que la science, c'est la question de l'arrimage de la science...

Roland Chemama – Absolument, comment penser alors notre science au moment où Dieu est mort ? Mais c'est vrai que j'ai laissé de côté cette formule, mais il remplace très vite Dieu par l'être, par l'ontologie. Il y a quand même, c'est ça qui est curieux, dans notre pensée parce que d'une certaine façon nous disons assez que le sujet ne peut pas être pensé à partir de l'être, chaque fois il cherche son être. Mais en même temps nous avons toujours, c'est à l'arrière-plan cette idée de Lacan, nous avons toujours cette pensée que derrière le sujet s'il y a un être c'est là qu'il faut le chercher quand même.

Valentin Nusinovici – Mais en même temps quand même le ramener à la pulsion c'est le ramener à quelque chose d'acéphale [Brouhahas].

Bernard Vandermersch – Mais c'est dans le même temps qu'elle subit la sublimation qu'elle est un processus qui peut aboutir à la sublimation.

Roland Chemama – Oui c'est vrai mais alors sujet ça dépend dans quel sens tu le prends. Si c'est le sujet au sens, notre définition resserrée du sujet, de toute façon même dans le mouvement de la pulsion il n'apparaît qu'au troisième temps mais on n'en est pas encore là.

Valentin Nusinovici – Il a pris la pulsion, il n'a pas pris le fantasme.

Roland Chemama – Non, il n'a pas pris le fantasme.

Valentin Nusinovici – C'est là la différence.

Roland Chemama – Oui c'est vrai. C'est vrai mais c'est une façon de nous dire que si on cherche ce qui serait le *x* de ce qui peut par exemple fonder la physique, si on cherche dans notre champ une fondation, après tout pourquoi pas rapporter le désir à la pulsion et la pulsion elle-même à cet être tout à fait particulier qui est le vide et l'objet *a*.

Bernard Vandermersch – Tu peux lire la fin ?

Roland Chemama – Oui vas-y, lis la fin.

Bernard Vandermersch – « Alors c'est cela que Freud aborde pour nous dans la psychologie de la tendance. La tendance n'est pas quelque chose de *Trieb*, qui puisse aucunement se limiter à une notion psychologique, c'est une notion *ontologique* absolument foncière qui répond à une crise de la conscience que nous ne sommes pas forcés de pleinement repérer parce que nous la vivons.

Et de quelque façon que nous la vivions, c'est le sens de ce que j'essaie d'articuler devant vous que d'essayer de vous en faire prendre conscience. »

Roland Chemama – C'est-à-dire que la pulsion, je crois, est prise comme quelque chose qui nous montre que nous ne pouvons pas en rester à une dimension psychologique. Le désir à la limite, on pourrait...

Bernard Vandermersch – Je crois que c'est dans la mesure où la pulsion, c'est un des destins de la sublimation qui est élevée justement au niveau de la Chose, un objet élevé au rang de la Chose je crois qu'on... C'est ça l'aspect créationniste à mon avis de la pulsion.

Il y avait un truc que je voulais faire remarquer. Il y a deux expressions qui semblent contradictoires chez Lacan. « Que fait l'homme quand il façonne un signifiant ? Comment ce rapport au signifiant peut-il mettre l'homme en rapport avec un objet qui représente la Chose ? » Et puis il dit à la fin « L'homme, ce signifiant le façonne et l'introduit dans le monde, autrement dit il s'agit de savoir ce qu'il fait en le façonnant – donc ce qu'il fait le signifiant – à l'image de la Chose ».

Roland Chemama – Ah non mais attends, là ce n'est pas sûr que ce soit encore le signifiant qui façonne !

Bernard Vandermersch – « L'homme, ce signifiant le façonne et l'introduit dans le monde, il s'agit de savoir ce qu'il fait en le façonnant à l'image de la Chose. »

Roland Chemama – Il peut y avoir un renversement et un changement de sujet...

Valentin Nusinovici – On peut le lire comme on veut...

Bernard Vandermersch – On peut le lire comme on veut mais seulement c'est compliqué...

Virginia Hasenbalg – L'homme il le façonne...

Bernard Vandermersch – Il façonne à l'image de la Chose, c'est exactement la façon de parler de la Genèse : comment « *Elohim* façonne Adam à son image, à l'image d'*Elohim* il le façonna, mâle et femelle il les façonna.

Roland Chemama – Bernard, nous savons bien que, et si on sort de ce texte et de la théorie de Lacan, l'homme façonne le signifiant et il est façonné par le signifiant.

Bernard Vandermersch – Oui mais alors qu'est-ce qui est façonné à l'image de la Chose ? Parce que dans l'équivoque biblique, c'est l'homme qui est façonné à l'image de Dieu, c'est à l'image d'*Elohim* mâle et femelle, c'est-à-dire qu'en même temps qu'il est à l'image de Dieu il est mâle et femelle comme si cette division mâle et femelle était à l'image de Dieu. Je dis ça parce que la question de la sublimation concerne la question des rapports homme-femme quand il dit ce n'est pas que ça mais ça concerne ça aussi. Enfin c'est une question qui reste. Et il y a une deuxième remarque que je voulais faire, c'est à quel point Lacan insiste sur la notion de centre, ce qui est au centre de la Chose etc. Et qu'est-ce qui fait que Lacan enfin critiquait un peu la révolution copernicienne en disant que son gros avantage c'était d'avoir... [renforcé la notion de centre en y mettant l'astre solaire].

Roland Chemama – Décentré...

Bernard Vandermersch – Décentré, enfin remis au centre, quelque chose de bien plus fort, à savoir le soleil, et qu'il dit que la véritable révolution c'est Kepler qui introduit l'ellipse et un foyer vide. Sauf que je crois que dans la leçon suivante quand [Xavier] Audouard critique un peu comme ça en disant : est-ce que vous ne réifiez pas un peu les choses ? Je me demande si cette histoire de Chose au centre, au cœur... Par exemple je pense au nœud, avec le nœud à

quatre il y a plus de centre par exemple. Bon j'extrapole complètement. Mais est-ce que la notion de centre n'est pas quelque chose qui reste encore attaché à ... [une conception aristotélicienne du monde]

Christiane Lacôte-Destribats – Je voudrais...

Pierre-Christophe Cathelineau – Je voudrais juste faire une toute petite remarque à propos de la création et du fil que suit Lacan en ramenant au centre et qu'on peut très bien sentir. La création, c'est la création *ex nihilo*, c'est-à-dire à partir du rien et cette création *ex nihilo* elle vient en quelque sorte terminer la leçon sur un fil, celui du vide [inaudible] et le vide du vase en tant que le signifiant le représente et donc on a quand même une idée qui traverse la leçon qui est cette Chose cernée à partir du vide et je pense que c'est très important parce que c'est l'une des faces de la Chose dans le séminaire. Il y en a une autre qui est un point d'incandescence brûlant, il l'évoque dans la leçon précédente et à propos de la bombe atomique pour être précis, puis il y a cette face du vide en tant que signifiant qui vient le représenter et il me semble que tout ce que tu as mis en évidence c'est cette dimension du vide aussi bien dans le cas clinique et évoqué de la personne dépressive que dans l'évocation du vase dans la création *ex nihilo*.

Roland Chemama – En tous cas par exemple s'il va chercher la philosophie antique etc. c'est comme contre-exemple d'une pensée qui n'installe pas au départ le vide mais un univers déjà présent, bien organisé, compact.

Christiane Lacôte-Destribats – Je voulais vous dire quelque chose et ma gêne à toujours relire ces textes-là, vingt ans après ou trente ans après. Sur la Chose qui est quand même quelque chose que Lacan va abandonner et ce qui est le plus clair dans la Chose c'est le réel. Alors dans ce texte que vous avez lu et commenté, la Chose elle est marquée aussi par, je ne sais quoi, ce que Lacan a trouvé dans le texte de *Das Ding* de Heidegger qui est un texte très, comment dirais-je, très métaphysique où il y a les forces célestes et la terre et le vase, le vase de la terre qui a été ressorti de la terre. [...]

Oui, d'ailleurs la cruche ce n'est pas le vase, la cruche qui sert aux libations etc. c'est-à-dire avec les quatre éléments qui sont là-dedans et effectivement ce texte de Lacan est un contrepoint de ce texte de Heidegger, c'est-à-dire une critique de l'aspect religieux. Et puis aussi le vide, Heidegger en parlait aussi, tout à fait, mais il s'agit d'un tout autre vide. Ce qui m'intéresse dans ce texte-là que j'avais noté, c'est « ce qui du réel primordial pâtit du signifiant », c'est la définition de la Chose. Je trouve ça très fort, très fort mais au sens où on ne sait pas comment ça pâtit du signifiant le réel, c'est tout de même la question...

Bernard Vandermersch – Il parle un peu trop à un moment...

Christiane Lacôte-Destribats – Ah ben oui on ne va pas tout dire hein !

Bernard Vandermersch – La question c'est pourquoi il en pâtit ?

Christiane Lacôte-Destribats – Voilà hein ?

Roland Chemama – Il y a l'idée de passivité.

Christiane Lacôte-Destribats – Et puis l'idée de souffrance aussi, je veux dire samedi nous parlions de la douleur d'exister, c'est dans la mesure où nous sommes enchaînés par le signifiant. Dans cet autre texte Lacan parlait, justement c'est là qu'il interprète le lien entre la pulsion de vie et la pulsion de mort, ce sont des choses importantes. Ce qu'il dit aussi c'est que c'est toujours voilé la Chose. La Chose pour moi, ça pose plein de questions : « en tant que le problème central de la Chose en tant qu'il est ce problème, le problème central de *l'Éthique*. ». Pourquoi ? Comment ? Ce n'est pas simple tout ça ! Alors comment j'interprète ça ? C'est un petit peu comme la démarche freudienne vue par Lacan, c'est-à-dire l'inconscient et bien il faut y aller. La Chose c'est quand même quelque chose qui est très peu définie, quelque chose du réel qui va pâtir du signifiant, on le pose et la recherche se fait à partir de là, c'est-à-dire que c'est la démarche éthique qui est indiquée là, à mon avis. Mais

c'est tout ce que je peux en dire parce qu'autrement on ne voit pas pourquoi c'est le problème central de *l'Éthique*, la Chose.

Pierre-Christophe Cathelineau – Parce que c'est l'intimité extime...

Christiane Lacôte-Destribats – Oui mais ça, tu as raison...

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est l'intimité extime qui est la cause du mal et il en parle plusieurs fois dans plusieurs leçons, c'est-à-dire que c'est ça qui fait le point d'incandescence du désir dans son rapport au mal.

Christiane Lacôte-Destribats – C'est ça qui fait le point d'incandescence du désir...

Pierre-Christophe Cathelineau – Dans son rapport au mal...

Christiane Lacôte-Destribats – Dans son rapport au mal et au bien ...

Pierre-Christophe Cathelineau – Dans son rapport au mal, au bien et au prochain. Le prochain est mis à cette place de la Chose.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui, c'est-à-dire qu'il y a la Chose, le voilement de la Chose, le prochain mais ça, ce sont des contrepoints par rapport à tout l'article de Heidegger.

Roland Chemama – Alors dans la leçon, il met aussi *la Dame* à la place de la Chose et ça c'est très intéressant parce qu'on comprend pourquoi il se réfère au catharisme. J'ai sauté le passage par opposition là aussi, c'est-à-dire par une conception des Cathares qui s'attardent sur une matière toujours pensée en *contrefactio* alors que si on ne prend pas le rapport à l'Autre à travers cette pesanteur matérielle on est aussi dégagé de la putréfaction, on va dire.

Bernard Vandermersch – Et il y a une part d'une tripartition autant pour le taoïsme : « toute œuvre est nocive », je ne sais pas si c'est exact mais c'est comme ça qu'il l'a dit. Après dans le catharisme, c'est le mal, le mal est dans la matière, mais après quand il aborde la Chose on a l'impression qu'il n'y a plus de distinction bien-mal à ce niveau-là, ce qui définit l'humain c'est qu'une part du réel pâtit du signifiant et se vide. Là on va devoir trouver autre chose pour distinguer le bien du mal.

Pierre-Christophe Cathelineau – La grande découverte de *L'Éthique* c'est que le bien c'est le mal, c'est ça le truc qui fait difficulté...

Christiane Lacôte-Destribats – Oui mais pas immédiatement...

Pierre-Christophe Cathelineau – Pas immédiatement mais au cours du séminaire.

Roland Chemama – Il y a une question...

X – Ce n'est pas une question, c'est une remarque. Dans les séances antérieures, il désigne la Chose comme ce qui est justement antérieur à la prédication, il dit que déjà le qualifier comme bon ou mauvais comme dans les autres théories psychanalytiques où il y a le bon et le mauvais objet, lui il amène cette notion de la Chose comme justement antérieure à une prédication du signifiant.

Christiane Lacôte-Destribats – C'est très gênant le mot d'antérieur, ça fait un petit peu psychogénèse, c'est quand même gênant, mais il y a une méthode de pensée qui est de poser quelque chose, anticiper et puis après de l'articuler.

X – C'est pris comme une logicisation mais c'est le truc de Freud, et puis après dans le mouvement on peut le prendre comme un mouvement purement logique, dans le mouvement freudien, c'est-à-dire la Chose du *Nebenmensch*.

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est-à-dire si c'est un problème éthique c'est parce qu'il y a cette dimension du *Nebenmensch* corrélative de la Chose.

Texte relu par Roland Chemama.

Bernard Vandermersch – On peut essayer d'aborder la leçon X. À vrai dire je ne m'étais pas mis en tête de commenter cette leçon, je vais essayer tout de même. Elle est moins intéressante que la [leçon] IX, elle est un peu disparate et d'abord parce qu'il va laisser parler les autres.

Ça commence avec l'idée de saisir « où se situe la Chose dans le rapport qui met l'homme en fonction de médium entre le réel et le signifiant ». Bon il y a des choses qu'on a bien comprises, la Chose ne peut être représentée que par un vide, du même coup elle ne peut être représentée que par autre chose qu'un vide. Alors il reprend l'idée de faire correspondre des structures psychiques chez Freud avec l'art, la religion et la science. Pour Freud – mais alors je n'ai pas tout revu – l'art relèverait de l'hystérie, la religion ça c'est sûr de la névrose obsessionnelle et quelque part il situerait la science dans un rapport à la paranoïa. Freud l'aurait fait, je ne sais pas où il le fait.

X – Dans *Les Nouvelles conférences*, je crois la dernière leçon.

Bernard Vandermersch – Oui, Lacan en parle comme de trois formes de sublimation et il va les situer par rapport au vide. Pour l'art c'est clair, il va vite, tout art se caractérise « par un mode d'organisation autour de ce vide » de la Chose. Pour la religion, elle « consiste dans tous les modes d'éviter ce vide ». Plus loin il dira que c'est peut-être mieux de dire « de respecter ce vide ». Et enfin pour la science, alors là il ne va pas aussi vite pour donner une définition, il passe par la paranoïa *l'Unglauben*, le phénomène de non-croyance. Le paranoïaque ne peut pas croire à sa culpabilité dit Freud. Lacan cite Lucien Febvre qui a écrit un livre sur le *Problème de l'incroyance au XVIème siècle*. Enfin il finit par dire que la Chose en fait est *verworfen* dans la science. Qu'est-ce que ça voulait dire ? La Chose, donc le vide, est forclos. Du même coup, dans la science, le vide, mais le sujet par la même occasion, serait forclos, c'est-à-dire : un idéal de savoir absolu éteindrait tout vide à l'intérieur de ça. Mais du même coup le Chose réapparaît dans le réel au terme de la Physique. C'est extraordinaire l'apparition du *Big Bang* dans les années trente avec l'abbé Lemaître hypothèse qui semble de plus en plus confirmée aujourd'hui.

Ensuite, une chose que je suis pas sûr de suivre tout à fait, Lacan dit que l'art du même coup ressortirait au *Verdrängung*, au refoulement, la religion au *Verschiebung*, c'est-à-dire le déplacement, ça on l'entend mieux, et la science à la *Verwerfung* de la Chose, « La Chose freudienne que je fais parler », et puis il laisse entendre au début de la séance qu'il n'était pas... il emploie une drôle d'expression : « je crois que, tout bien considéré, je ne suis pas, ce matin, dans des conditions d'emportement qui, selon mes propres critères, me paraissent suffisantes à ce que je vous fasse mon séminaire... ». Pour qu'il fasse son séminaire il faut qu'il soit suffisamment emporté (rires) ; comme quoi on fait toujours un séminaire contre !

X – Et pour parler de l'amour courtois...

Bernard Vandermersch – Et pour parler de l'amour courtois. Oui, il dit « vous me permettrez d'atermoyer à la prochaine fois » l'amour courtois « en tant que forme exemplaire de sublimation très proche de l'art. » Bon alors après il évoque le commentaire qu'a fait la veille Smirnov de Spitz *Le Non et le Oui* avec le *rooting affect*, l'affect de foussement. Mais il se fait que je n'avais pas sous la main le *No and Yes* de Spitz qui est resté dans un coin. Par contre j'ai retrouvé là où Spitz parle de la *primal cavity*, la cavité primitive. C'est dans *De la naissance à la parole*, pages 46 à 63. Lacan en parle en disant que ce qui l'intéresse, ce qui l'eut intéressé c'est que les commentateurs arrivent jusqu'à l'histoire de *l'écran du rêve*. Ecoutez, je vais vous en dire deux-trois mots : « La bouche est la cavité orale qui serait la seule zone perceptible dès la naissance. » Pour Spitz, le bébé ne répond en fait qu'« aux sensations émanant de son propre corps et il est protégé de l'intrusion des stimuli extérieurs par un seuil perceptif élevé. » Je ne sais pas si ça correspond vraiment là...

Christiane Lacôte-Destribats – Ce n'est pas sûr hein ?

Bernard Vandermersch – Mais il y a quand même une zone perceptive et c'est la bouche et la cavité orale, n'est-ce pas : « cette cavité représente à la fois l'intérieur et l'extérieur. » On comprend un peu pourquoi Lacan évoque des choses qui font un peu, comment dirais-je, écho à l'histoire de *das Ding*, la vacuole. Donc ça représente à la fois pour Spitz l'intérieur et l'extérieur. Son hypothèse à lui, Spitz, c'est que « toute perception débute dans cette cavité

qui constitue un pont primitif entre la réception interne et la perception externe. » Il refuse de parler de perception interne, il dit de réception interne. Alors il cite deux personnes qui sont l'une Lewin et l'autre Izakower. Pour Izakower « la combinaison cavité orale-main sert probablement de modèle à la première structure du moi après la naissance ». Ce qui travaille, si j'ai bien compris, Spitz, dans ce moment de son élaboration, c'est de passer de la perception par contact à la perception à distance. « Le nourrisson sent le mamelon dans sa bouche en même temps qu'il voit le visage de sa mère, une fusion de la perception par contact et de la perception à distance va donc s'opérer ici ». Avec le recul on se demande qu'est-ce qui le tracassait... bon oui il y a des chances que le nourrisson... voilà. On devrait peut-être s'intéresser à tout ça. Oui

X – [Inaudible] Freud dans *l'Esquisse* ...

Bernard Vandermersch – En même temps ça fait un peu étrange, oui tu as raison. En plus il y a des considérations sur l'ontogénèse qui reproduit la phylogénèse. « L'homme aussi aborde la perception de l'environnement avec son *museau* », je cite Spitz mais en fait je le cite parce que Lacan l'a repris, le mot c'est *snout*, et en fait j'ai vérifié dans le dictionnaire anglais, *snout*, c'est le groin du porc, ce n'est pas le museau du chien, c'est vraiment le réflexe de fouissement. « On a assumé » dit-il « que le premier objet était le sein et on en a conclu que l'écran du rêve... », alors c'est là qu'il arrive à l'écran du rêve « en est un résidu visuel » – tu vois ? sur l'image du sein – « Lewin en a conclu que l'écran du rêve est un résidu visuel et la même position était tacitement adoptée en ce qui concerne le phénomène d'Izakower. » Alors qu'est-ce que c'est que le phénomène d'Izakower. ? Eh bien, c'est une sensation que vous avez peut-être éprouvée – moi jamais – pendant l'endormissement, il s'agit de ressentir « des sensations orales de crissements sablonneux et qui représenteraient des traces mnémoniques archaïques d'une première ébauche de perception. » « Les hypothèses selon lesquelles ces sensations de crissements sablonneux représenteraient des traces mnémoniques archaïques d'une première ébauche de perception sont très convaincantes. Un certain Hoffer va parler de *bouche-self* en 1950. Je continue un peu : « il apparaît donc que les sensations des trois organes secondaires présents à la naissance, la main, le labyrinthe pour l'orientation dans l'espace et la peau sont subordonnés au système perceptible de la cavité orale. »

Je ne sais pas trop pourquoi Lacan... mais vous savez que pour le labyrinthe, il va évoquer l'histoire du petit grelot dans la vacuole comme l'objet *a* qui vient titiller la chose. Oui, c'est ?. qui a inventé ça mais Lacan le reprend.

Virginia Hasenbalg – Il est critique vis-à-vis de [inaudible]

Bernard Vandermersch – Oui, sur un point précis. Alors, je continue : « Il n'y a qu'un seul percept que l'enfant suive des yeux à distance à partir de la quatrième semaine, c'est le visage de l'adulte. Aucun autre percept visuel ne provoque cette réponse ». Ça, je pense que ce n'est pas une expérience.

X – Toutes les expériences à la suite de Dolto (...) ont permis de s'intéresser à ça, et après les expérimentations scientifiques ont montré qu'il y a beaucoup de phénomènes antérieurs.

Bernard Vandermersch – Il y a beaucoup de phénomènes, le nourrisson suit des choses. Alors, l'écran du rêve : « d'après sa thèse – la thèse de Lewin – la mémoire visuelle du sein constitue l'écran du rêve sur lequel est projeté le contenu du rêve ».

Pascale Belot-Fourcade – C'est comme au cinéma, là !

Bernard Vandermersch – Il insiste pour dire que ces phénomènes qu'on peut ressentir, mais il associe aussi avec des choses qu'on ressent dans la bouche, à la surface de la peau, des perceptions tactiles de la main au moment de s'endormir, que ces phénomènes n'ont rien avec voir avec le phénomène de Silberer qui est, comme vous le savez, l'auto-perception de la structure inconsciente. Il dit que ça ne joue aucun rôle là-dedans, que ce n'est pas cela du tout. « Dans l'écran du rêve de Lewin, de tels efforts pour rendre intelligibles les sensations sont discernables lorsque l'expérience visuelle est traduite en quelque chose qui a un sens. » Mais

au départ ça n'a aucun sens. Il y a aussi encore quelque chose que Spitz nous dit : « l'enfant ne regarde pas le sein de sa mère lorsqu'elle s'approche mais son visage ». Conclusion *grosso modo* : « ainsi la cavité orale constitue le berceau de la perception. »

Je n'ai pas eu vraiment le temps d'essayer de comprendre pourquoi Lacan souhaitait qu'on aborde ces questions, je crois que c'est essentiellement par les échos que fait à la vacuole de *das Ding* cette histoire de cavité orale qui est à la fois intérieure-extérieure... Il critique Spitz et les autres sur un point effectivement, c'est que ces auteurs ont remplacé le Ça, l'invention freudienne majeure de l'inconscient et qu'ils ont tout rabattu sur la question d'une évolution du Moi. Ça, il le critique mais pour le reste, je ne sais pas.

Ça fait un drôle d'effet de relire tout ça, d'autant plus que quand vous lisez la bibliographie, vous avez trois-quatre pages de travaux à chaque fois et on a l'impression qu'aujourd'hui c'est complètement passé de...

Alors il y a mon cher Xavier Audouard qui a des tendances hégéliennes. Il dit : mais pourquoi vous ne parlez pas de médiation plutôt que de réifier *das Ding* ? Lacan lui répond en le titillant sur les résonances hégéliennes parce qu'il avait écrit deux articles : *Pourquoi Hegel ?* et ensuite *Pourquoi pas Hegel non plus*. Et Lacan est un petit peu méchant, il lui dit qu'il ne faut pas lier des fardeaux encore plus lourds sur les épaules des gens. C'est une allusion à l'évangile de Matthieu qui critique les Pharisiens. Jésus dit à ceux qui le suivent : écoutez ce qu'ils disent mais ne faites pas comme ils font parce qu'eux ils ne font pas ce qu'ils disent qu'il faut faire, ils lient des fardeaux sur les épaules des autres.

Virginia Hasenbalg – Il dit cette phrase que je trouve magnifique : « se targuant d'un cachet tout spécialement scientifique, aboutit à des notions normatives ». [Inaudible]

Bernard Vandermersch – Bon, alors qu'est-ce qu'il pose comme question ? « Le problème que je me pose au fond est de savoir premièrement pourquoi vous nous parlez de *das Ding* au lieu de nous parler simplement de médiations ? » Puisqu'il évoque effectivement que la Chose c'est ce qui fait la médiation entre l'homme et le signifiant. « Ou bien pourquoi vous nous parlez de *das Ding* au lieu de nous parler de toutes les formes de la médiation qu'elle reçoit dans notre expérience ? » C'est une question, oui. « C'est le problème de la réification. Est-ce qu'on ne pourrait pas en quelque sorte vous faire le reproche de réification de ce qui est justement le ressort dynamisant de toute expérience, qui est à la fois facteur de toute réminiscence et quelque chose dont on ne peut parler ? » Alors je crois que par la suite [Xavier] Audouard va écrire un livre qui va s'appeler *La non-psychanalyse ou l'ouverture*. Je crois qu'il était sur une pente à être trop pur, quelque part.

Marc Darmon – Un au-delà de la psychanalyse.

Bernard Vandermersch – C'est-à-dire qu'à refuser le caractère qui pourrait être réificateur du terme *das Ding*, est-ce qu'il n'y a pas là un danger, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux parler de médiation mais du même coup on en reste au niveau d'une logique signifiante alors que peut-être *das Ding* est quand même un premier effort pour dire [qu'] il y a un creux, une exclusion interne au cœur de l'être, au cœur du sujet, indépassable et en parler en terme de médiations, ça risque de relancer encore quelque chose, voyez-vous, peut-être une dialectique.

Pierre-Christophe Cathelineau – Si [inaudible], ça résorbe la Chose, ça l'évacue. C'est la question du réel, il n'y a plus de réel après.

Bernard Vandermersch – Après, il y a un monsieur qui parle de la non-Chose. Alors pourquoi Lacan parle de l'anamorphose, des *Ambassadeurs* de Holbein, je ne sais pas trop pourquoi, oui, tu peux le dire... (à Christiane Lacôte-Destribats). À la fin, il critique Spitz parce qu'il dit qu'il substitue à la topologie de Freud l'*ego*, la question de l'*ego*.

Christiane Lacôte-Destribats – Je vais essayer de dire quelque chose tout de même. Tout au début de la leçon X, il y a quelque chose qui fait tout de même une grande question quand il parle de l'amour courtois :

« Si nous n'avons plus de l'amour courtois que des témoignages documentaires de l'art, sous une forme qui est presque morte, mis à part l'intérêt très vif, archéologique, que nous pouvons y porter, il est tout à fait certain, et d'ailleurs manifeste, et je vous le montrerai aussi d'une façon visible, sensible – que les retentissements éthiques dans les rapports entre les sexes sont encore sensibles. »

Ça vraiment, c'est une question parce qu'aujourd'hui Angela [Jesuino] nous disait : oui, on étudie *L'Éthique* mais qu'est-ce qu'il en est aujourd'hui ? Est ce qu'il y a encore pour nous aujourd'hui les retentissements de ce que Lacan a étudié et décortiqué sur l'amour courtois ? Il est sûr que Lacan quand il parle de l'amour courtois, est marqué aussi par son très court compagnonnage avec les surréalistes et qu'il y a un lien entre la Dame et puis la femme célébrée par Breton, Éluard, d'ailleurs dans la leçon XI, il cite un poème d'Éluard. Est-ce que nous en sommes là ? C'est une question tout de même qu'il faut se poser et je crois que lire ce texte...

Bernard Vandermersch – Mais toi, qu'est-ce que tu en dirais, est-ce que tu crois qu'on est passé à autre chose, qu'il n'y a plus trace d'amour courtois ou est-ce que c'est quelque chose qui est encore sous-jacent dans la façon de [courtiser aujourd'hui]

Christiane Lacôte-Destribats – Je ne sais pas, il y a diverses directions pour lesquelles on dirait que non, c'est-à-dire qu'il y a une symétrisation. Ce qui est intéressant dans la Dame, c'est la non-symétrisation entre l'homme et la Dame.

Pierre-Christophe Cathelineau – L'inaccessibilité.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui, ça aussi, mais c'est une manière religieuse de penser la dissymétrie ou la non-symétrie, quelque chose qui glisse vers la transcendance. Si vous êtes d'accord. Mais est-ce que nous en sommes là, ce n'est pas sûr, nous sommes tous frères, nous sommes égaux, nous sommes...

Bernard Vandermersch – Oui mais enfin il y a des enfants et des adultes, ils ont intérêt à rester bien séparés.

Pascale Belot-Fourcade – Quinze ans.

Bernard Vandermersch – Quinze ans, oui.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui, enfin Béatrice [Dante *La Divine comédie*] avait neuf ans.

Bernard Vandermersch – Puisqu'il y a de l'actualité là-dessus.

Christiane Lacôte-Destribats – Enfin, il y a là une question qui est très intéressante. La tripartition que fait Lacan aussi, l'art, la religion, la science, c'est amusant.

Bernard Vandermersch – C'est moins solide que ce qu'il va faire dans *L'objet de la psychanalyse*, « la science et la vérité. »

Christiane Lacôte-Destribats – Absolument. Voilà, on se demande tout de même pourquoi il a fait intervenir Spitz, je ne vois pas du tout, c'est simplement la contingence de la réunion de la veille. Il ne faut pas non plus en faire de la métaphysique.

Bernard Vandermersch – C'était quand même des travaux, il y avait une conférence la veille où chacun était amené à dire.

Christiane Lacôte-Destribats – Ce que je trouve alors intéressant, c'est ce qu'il essaye de dire de la sublimation, d'ailleurs il ne dira pas toujours la même chose sur la sublimation, « cet effort de sublimation dont vous dites qu'il tend à la fin de réaliser la Chose, ou à la sauver, c'est vrai et ce n'est pas vrai », dit Lacan. « Je veux dire qu'il y a une illusion ». Je crois que ce terme d'illusion est tout de même important. « La science, ni la religion ne sont de nature à la sauver ou à nous la donner ». Donc il y a quelque chose d'une illusion et c'est ça qui fait la transition avec l'anamorphose dans le tableau des *Ambassadeurs*. « C'est un objet qu'on appelle un objet d'anamorphose ». Il a lu un livre qui est très intéressant de Jurgis Baltrusaitis sur toutes les anamorphoses possibles, c'est très joli, il y en a beaucoup dans la peinture du XVII^{ème} siècle et même un peu avant d'ailleurs. Ce qui est intéressant, c'est que *Les Ambassadeurs* de Holbein, il y a cette Chose pour le coup, c'est ça, cette chose innommable dont on ne sait pas ce que c'est et qui est là.

Bernard Vandermersch – Donc on finit par voir ce que c'est quand même.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui mais il faut se détourner et après on voit un crâne, c'est-à-dire qu'on revient à une chose très classique, les vanités. Toutes les vanités où il y a un crâne qui montre un peu quel est le sens dernier de la vie. C'est là qu'on retrouve l'éthique. Il y a les ambassadeurs et puis ce crâne. Ce qui est intéressant alors c'est le changement de point de vue, le déplacement. Simplement c'est une illusion. Ce qui m'intéresse tout de même, c'est un peu ce que je disais tout à l'heure, peut-être pas assez clairement, c'est que la Chose est comme cette espèce de chose en bas du tableau des *Ambassadeurs*, et puis on change et on voit un petit peu ce que c'est, c'est-à-dire qu'on arrive à le nommer en tout cas.

Pierre-Christophe Cathelineau – Sauf erreur, il me semble qu'il insiste, à propos des *Ambassadeurs* et de l'anamorphose, sur la question du signifiant, sur les effets du signifiant comme tel. C'est-à-dire qu'il n'y a d'anamorphose, de conception anamorphique, que dans la lignée de la perspective et cette question de la perspective suppose la dimension du signifiant. Cette illusion, cet artifice suppose l'inscription dans le champ du signifiant et donc ça rejoint de façon latérale la question du rapport entre le signifiant et la Chose dans l'anamorphose.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui alors ce que je compléterai dans ce que vous dites c'est ceci. Lacan je le lis. « Dans le domaine de l'illusion, le tableau de Rubens, c'est une autre anamorphose sur un cylindre, qui surgit à la place de l'image, dans ce miroir du cylindre de l'anamorphose, vous donne bien l'exemple de ce dont il s'agit. Il s'agit d'une façon analogique, anamorphique, de retrouver, de réindiquer que ce que nous cherchons dans l'illusion est quelque chose où l'illusion elle-même en quelque sorte se transcende, se détruit en montrant qu'elle n'est là qu'en tant que signifiante. »

Ça je trouve que c'est un texte très rigoureux, qui est intéressant. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de gloser sur l'illusion, mais l'illusion en elle-même se transcende, se détruit en montrant qu'elle n'est là qu'en tant que signifiante. C'est ça tout le trajet et c'est là que se montre le processus par lequel la Chose c'est le réel en tant que pâti du signifiant.

Virginia Hasenbalg – C'est de l'incidence du signifiant.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui ça c'est une phrase que je trouve particulièrement dense et importante. Alors il continue « C'est ce qui rend et ce qui redonne éminemment la primauté au domaine, comme tel, du langage, où là nous n'avons affaire dans tous les cas, et bel et bien, qu'au signifiant. C'est ce qui rend sa primauté dans l'ordre des arts, pour tout dire, à la poésie. » Ceux sont des thèmes lacaniens, c'est-à-dire qu'il parle de la peinture, il parle de la perspective mais avant tout c'est le langage, le signifiant.

Pierre-Christophe Cathelineau – Je pense que c'est le passage le plus important de cette leçon.

Christiane Lacôte-Destribats – Ce sont ces trois lignes me semble-t-il.

Pierre-Christophe Cathelineau – Parce que précisément il y a quelque chose qui vient indiquer comment le signifiant vient mordre sur la frontière de la Chose, à partir de cette illusion qui est purement signifiante et comment la découverte de l'anamorphose permet de faire entendre cette dimension.

Bernard Vandermersch – Oui mais ça me laisse quand même un peu perplexe. Bien sûr il y a l'effet d'illusion. Ça joue de l'illusion. Ça joue d'une déformation et ça peut passer pour une espèce de devinette, cherchez l'objet. Ce qui est moins évident c'est en quoi ça renvoie immédiatement au signifiant et au langage. Bien sûr ça n'est pas n'importe quoi, c'est une tête de mort.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui c'est une vanité.

Bernard Vandermersch – Là c'est une vanité, mais à vrai dire n'importe quoi peut être mis dans l'anamorphose, le cylindre de Rubens...

Pierre-Christophe Cathelineau – Il évoque aussi une anamorphose située dans le couvent des Minimes qui représente la cène et qui du point de vue frontal ne se voit pas et quand on sort de la salle, on voit la cène et là aussi on a quelque chose de l'ordre du signifiant.

Pascale Belot Fourcade – Il y a un moment où il dit que c'est d'une haute technicité et il rapporte cette technicité au signifiant.

Roland Chemama – Il parle quand même d'analogie, au moment où il parle du cylindre de Rubens, il parle d'analogie. Il marque mieux dans la leçon précédente que le vase peut être un signifiant qu'il ne marque là que l'anamorphose... d'ailleurs il ne dit même pas que c'est un signifiant, il dit qu'elle est signifiante, l'adjectif ce n'est pas exactement... Il y a un passage un peu à la limite, avec la poésie il retombe sur ses pieds. *Poiein* c'est créer

Christiane Lacôte-Destribats – Écoutez il y a quand même aussi quelque chose où Lacan est toujours plein d'humour ! Xavier Audouard lui parle de médiation, bien sûr il y a Hegel derrière mais aussitôt il parle des *Ambassadeurs*. Qu'est-ce que fait un ambassadeur ? Un ambassadeur fait toujours des médiations, donc il décale les choses et montre que c'est une vanité.

Bernard Vandermersch – Il en a même parlé carrément pour expliquer ce qu'est le *Vorstellungsrepräsentanz*, que l'ambassadeur c'est l'exemple même du *Vorstellungsrepräsentanz*, il n'est là que pour représenter.

Julien Maucade – Il n'est pas en train de parler du Moi. Il parle de Spitz qui donne après la suprématie au Moi.

Christiane Lacôte-Destribats – Après il fait le *Es*, l'inconscient, qui est aussi l'une des phrases très importantes.

Julien Maucade – C'était l'époque où l'on disait qu'il fallait que le Moi déloge le Ça.

Bernard Vandermersch – Que le Moi déloge le Ça ?

Virginia Hasenbalg – *Wo es war soll ich werden*

Christiane Lacôte-Destribats – Je cite « [...] pour rappeler ce que c'est que ce *Es*, il n'est pas suffisamment accentué actuellement par la façon dont il se présente dans les textes de la seconde topique.

C'est pour rappeler le caractère primordial, primitif de cette intuition, de cette appréhension dans notre expérience, que cette année, au niveau de l'éthique, j'appelle une certaine zone référentielle, la Chose. » C'est intéressant de dire, zone référentielle la Chose, pour essayer de désubstantifier ce *das Es* qui était pour Spitz quelque chose de très...

Bernard Vandermersch – D'un peu oublié pour Spitz.

Julien Maucade – Pas seulement pour Spitz à l'époque l'I.P.A. et la S.P.P. étaient dans ça, il faut se baser sur les points forts du Moi pour faire une analyse.

Bernard Vandermersch – Oui enfin il y a deux choses : déplacer l'accent contemporain mis sur le Moi de le remettre sur le Ça, mais aussi de dire que dans la seconde topique le Ça est trop réifié, un peu « sac ». C'est pourquoi il l'appelle cette chose vide, ce référentiel autour duquel il y a des *Vorstellungsrepräsentanz*, il n'y a jamais que cela.

Christiane Lacôte-Destribats – Il y a peut-être des questions ?

Bernard Vandermersch – J'avoue qu'il y a quand même quelques questions qui auraient pu être relevées dans cette leçon qui m'a emm...

Virginia Hasenbalg – Il y a quand même une question que Lacan se pose, il me semble, c'est le rapport entre le catharisme et l'amour courtois. Quelqu'un a peut-être creusé cette question ?

Bernard Vandermersch – Question de la sublimation.

Texte relu par Bernard Vandermersch

Roland Chemama – À la leçon précédente il dit que c'est à la même époque où l'on rejette la putréfaction de la matière, on oriente l'amour vers quelque chose de partiellement immatériel, idéal, la Dame.

Christiane Lacôte-Destribats – Oui mais tout l'amour courtois n'était pas lié au catharisme.

Tous – Non, non !

Roland Chemama – C'est une histoire de contemporanéité.

Christiane Lacôte-Destribats – C'est très différent

Bernard Vandermersch – C'est très différent mais il y a quelque chose...

Valentin Nusinovici – On a l'impression que ça s'oppose car le catharisme ce n'est surtout pas de sexe.

Roland Chemama – Ça c'est plus compliqué.

Valentin Nusinovici – L'amour courtois, Lacan a des formules formidables, « on baisait ferme et dru », sans rapport avec l'amour courtois.

Roland Chemama – Non mais le catharisme depuis le texte de Lacan, les connaissances sur le catharisme ont beaucoup évolué. Le problème ils n'étaient pas plus anti-sexe que n'importe quel chrétien ordinaire, mais ce qu'ils avaient comme théorie c'est que le mariage ne légitimait pas plus tout ça que le concubinat par exemple. C'est-à-dire que le sacrement du mariage n'avait pas de valeur particulière parce qu'on ne pouvait pas sacréaliser ça, on pouvait le vivre. Certains pouvaient ne pas s'en dispenser, mais, mais la tendance majoritaire de l'Église qui est de trouver le moyen de purifier, ça ne purifiait rien du tout pour eux.

Marc Melka ? – Pour ce qui est du lien du catharisme et de l'amour courtois, il y a un texte auquel Lacan se réfère d'ailleurs chaque fois qu'il parle du catharisme c'est le texte *L'érotique des troubadours* par René Nelly, ça date d'un peu avant son époque, il abordait le [inaudible] de façon extrêmement minutieuse, extrêmement fine, articulait une différence fondamentale entre le catharisme et l'amour courtois, parce que l'amour courtois dérive, est en parti lié à l'érotique arabo-espagnol *dal Andalous*, avec derrière tout un appui et puis effectivement dans l'amour courtois il y a à la fin la *droudaria*, c'est on baise à la fin. L'amour courtois on a une représentation qui vient de toute une histoire, qui vient de la conséquence de la condamnation très lourde par l'Église en 1277 de l'amour courtois qui est très subversif. Ensuite il y a à partir du XIII^{ème} siècle tous les traités sur l'amour courtois parce que les poètes n'ont jamais traité systématiquement, mais tous les traités sont la conséquence de la condamnation. Ils essayent de s'adapter, voire de créer le détachement de la dimension sensuelle parce que c'est quand même ça. Quant à ce qui concerne l'égalité, l'amour courtois on dit toujours que c'est eux qui ont inventé l'amour, faudrait regarder. En tous cas ça n'existe pas dans toute la sphère extrême orientale et asiatique, mais ce qui est intéressant dans cette affaire sur l'amour courtois c'est qu'effectivement à cette époque on part d'une position de la femme qui est une position de sujétion absolue. La femme est vraiment un objet non pas du désir de l'homme. Il n'a pas de désir. Au Moyen-Âge, quand on regarde les textes, il n'y a pas de désir, on prend la femme et à l'intérieur du mariage. N'oublions pas que l'amour courtois est un amour adultère alors que dans le fond, le mari prend son plaisir et la femme n'a qu'à accomplir son devoir. Elle n'a même pas le choix. Le viol conjugal est tout à fait attesté et souhaité par l'Église, si tu ne veux pas... L'amour courtois c'est l'inverse, alors on dit on met la femme, le *dom dominus*, masculinité arabe mais ça c'est déjà dans la pensée arabe, on met la femme dans une position quasi divine ! Mais non, il y a une sorte de contre balancement. Il y a la réalité quotidienne et il y a les textes qu'on connaît avec la vie des troubadours. La réalité c'est quand même une vraie sensualité sauf chez ceux qui se trouvent et ça c'est un autre élément de l'amour courtois, c'est le décalage sociologique parce qu'il y a tous ces gens des cours, des niveaux très élevés, très raffinés c'est les grandes dames, on aime toujours les grandes dames et puis il y a les seigneurs et là c'est l'amour chevaleresque avec des éléments courtois, globalement on

montre qui on est par les armes et on signe avec le bas du corps et puis il y a les blaireaux alors pour eux la dame est quand même au-dessus et il y a le rattrapage social. Avec la base de l'amour courtois et l'amour égaliste on est égaux par l'amour, en deux mots.

Pierre Christophe Cathelineau – Je voudrais par rapport à la référence que vous faisiez aux origines mystiques *al andalous* de l'amour courtois, il y a un texte que j'ai travaillé et qui s'appelle [terme hébreu] c'est-à-dire la lettre sur la sainteté, qui est un texte qui est donné aux jeunes mariés dans la tradition juive, dans la région *Al Andalous* c'est-à-dire en Espagne du sud et au Maroc, dans tout ce périmètre au XII^{ème} et XIII^{ème} siècle et qui est un texte qui promeut le sexe comme manifestation du divin et ça c'est assez sensible aussi dans un aspect de l'amour courtois comme vous disiez.

Marc Melka ? – La dérive après 1277 et effectivement à ce moment-là les poètes courtois sont obligés de trouver quelque chose qui colle avec l'église et l'amour courtois devient à ce moment là un moyen, une étape vers l'amour de Dieu. La fille est un médiateur pour aller à Dieu. C'est dit clairement.

Virginia Hasenbalg – Mais c'est une hérésie de l'amour courtois.

Pierre-Christophe Cathelineau – Pas dans le judaïsme mais dans le catholicisme c'est une hérésie.

Virginia Hasenblag – L'inquisition s'est attaquée aux deux.

Marc Melka ? – Disons qu'en 1277 ce n'est pas vraiment considéré comme une hérésie parce que [inaudible] parce que les grandes dames [inaudible] mais...

Pierre-Christophe Cathelineau – Merci.

Transcripteurs : Aurélia Ravaud-Croisier, Isabelle Nicoud, Inès Segré, Sylvie Casen.

Relecteurs : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.